

Emmanuel Meril

UNE ÉPOPÉE
VITRÉENNE
(1588-1598)

Roman historique

Stylit

Avertissement : l'histoire qui se déroule dans ce roman mêle certains événements, dates et personnages ayant réellement existé avec d'autres qui sont purement fictifs.

*« Je crois impossible d'écrire un bon roman
historique, ou alors il n'est pas historique... »*

Charles Dantzig

I

Un jeune homme chevauchait à vive allure à travers la campagne. La gelée du matin avait recouvert les champs, les arbres et arbustes, tel un manteau blanc immaculé. Le soleil de décembre commençait à poindre, mais n'avait pas encore fait disparaître le givre. Le cheval, un grand palefroi alezan, avait fière allure et maintenait un trot élevé. Arrivé à un carrefour surplombé par une croix en pierre, le cavalier bifurqua à gauche. Puis un peu plus loin, il prit une allée bordée de vieux chênes pour arriver jusqu'à la cour d'un manoir. L'homme descendit de cheval promptement en enlevant ses deux pieds des étriers et en sautant à terre et alla frapper à la lourde porte sculptée en bois massif. Il dut s'y prendre à plusieurs reprises avant qu'on ne lui ouvrit finalement la porte.

— Comment vas-tu Jean ? fit un jeune homme qui semblait avoir à peu près le même âge.

— Très bien, merci. Je viens te voir pour te rapporter ce que l'on dit en ville sur ta candidature. J'étais en effet hier dans une taverne du centre-ville et ai entendu une conversation à une table à côté de la mienne. Il semblerait qu'Étienne de Barberie dise du mal de toi à qui veut l'entendre. Il te reproche ta proximité avec notre famille et plus largement

avec ceux qui partagent ma religion. Il clame que toi et ta famille n'êtes pas de bons catholiques et que la guilde des drapiers ne peut être dirigée que par un syndic catholique intègre et sans compromission.

— Mais allons, tu sais très bien que Vitré est une exception dans toute la Bretagne, voire dans tout l'Ouest. Vivre en bonne entente avec vous ne saurait m'empêcher de prendre la tête de la guilde. Ma famille est catholique et est l'une des plus prospères de la ville. Nous sommes installés ici depuis plusieurs siècles.

— Je le sais bien Mathieu, mais ce n'est pas moi qu'il faut convaincre. Je crois qu'il faut que tu t'impliques plus dans la campagne pour la tête de la guilde. Tu es trop éloigné dans ton manoir familial. L'élection aura lieu en tout début d'année prochaine et il faut que tu viennes habiter en centre-ville afin de mener la dernière ligne droite de ta campagne. Je peux t'héberger chez nous, personne n'y trouvera rien à redire.

— Bon, je vais y réfléchir, mais suis-je bête, tu dois avoir froid, entre te réchauffer au coin du feu. Je vais te préparer du cidre chaud aromatisé aux épices.

Jean entra dans la grande salle de réception au fond de laquelle trônait une cheminée monumentale en granit. Des énormes bûches de plus d'un mètre de large se consumaient dans le foyer, duquel s'échappaient de grandes flammes qui venaient lécher le manteau de la cheminée et cachaient la plaque de métal sculptée avec les armoiries de la famille de Grioux, vieille famille de basse noblesse bretonne qui avait acquis des terres et le titre de chevalier avant 1532, année de

la réunion de la Bretagne au Royaume de France selon le Traité d'Union signé à Vannes. Son père lui avait enseigné que ce traité prévoyait le respect par la France des divers privilèges qui avaient cours en Bretagne lors de sa conclusion. Jean regardait le feu crépiter dans la cheminée, une grande tasse de cidre chaud à la main.

— Alors Mathieu. Il faut que tu te décides vite. Si tu veux, tu peux venir avec moi.

— Écoute, je pense que c'est une bonne idée, mais je préfère te répondre demain. Il faut que j'en parle à ma famille d'abord et mon père ne rentre que ce soir. Il est parti hier à Fougères pour une affaire urgente.

— D'accord, laisse-moi finir ton cidre, fort bon au demeurant, me réchauffer un peu et je repars en ville. J'ai moi aussi quelques affaires à traiter aujourd'hui.

Il faisait maintenant grand jour et le soleil avait fait fondre la gelée matinale. Jean enfourcha sa monture, qui avait été rentrée à l'écurie par le palefrenier et avait eu une belle ration de foin. Il n'hésita pas à lui faire adopter une vive allure, son cheval étant reposé, repu et trottant maintenant sous un beau soleil hivernal. Arrivé à la porte d'Embas, les gardes le laissèrent passer, le reconnaissant à bonne distance.

Mathieu était pensif. Se pouvait-il que sa proximité avec les protestants lui coûte son siège de syndic de la guilde des drapiers ? Le précédent syndic était décédé soudainement dans un des champs de sa propriété qu'il avait donné en ferme et qui était situé à 3 lieues de la ville. Il avait été retrouvé inanimé par les fermiers qui étaient ensuite allés le

jour même déclarer son décès au curé de Vitré et avaient signé d'une simple croix sur le registre paroissial.

Pendant ce temps, Jean était déjà rentré et s'apprêtait à voir un acheteur à qui il avait donné rendez-vous dans son entrepôt.

Pierre s'impatientait. L'acheteur de ses draperies n'arrêtait pas de négocier le prix à la baisse. Il avait déjà consenti un rabais important et n'irait pas plus loin. Le commerce était florissant, les toiles de Vitré étaient réputées dans toute l'Europe et Pierre n'avait aucune raison de consentir une réduction plus importante. Ils étaient attablés dans une auberge au pied du château de Fougères qui était situé en contrebas de la ville. Cette situation quelque peu étonnante était due au fait que lors de son édification en l'an Mil, on avait choisi pour son implantation un éperon rocheux protégé par des marais alimentés par une rivière. De surcroît, au moment de son édification, les armes n'étaient pas assez puissantes et sophistiquées pour mener un siège efficace. Le château était l'une des places-fortes des Marches de Bretagne qui assuraient la défense du Duché de Bretagne avant son rattachement à la France, défense rendue nécessaire contre les troupes du roi d'Angleterre qui contrôlaient la Normandie et contre celles du roi de France stationnées dans ses fiefs d'Anjou et du Maine. Pierre connaissait bien cette histoire de la Bretagne, lui qui demeurait à Vitré, ville où se situait un autre château des Marches de Bretagne. Il répétait à l'envi que sans ces châteaux, la Bretagne aurait certainement été occupée depuis longtemps par les armées

anglaises ou françaises. Les négociations commençaient à l'ennuyer. Il se mit à regarder par la fenêtre de l'auberge. D'où il était, il pouvait voir l'enceinte du château, le pont-levis et le donjon. L'auberge se situait légèrement en contrebas du château et il pouvait observer le va-et-vient incessant des chevaux, chariots et paysans. Prêtant une oreille distraite aux conversations des tables voisines, il écouta soudain plus attentivement les mots prononcés par trois individus assis à sa gauche. Manifestement, ils ne se rendaient pas compte qu'ils parlaient fort, ce qui n'était pas inhabituel dans ce type de lieu et de la part de gens sans éducation. Leurs mines étaient plutôt patibulaires et leurs vêtements fort grossiers, à vrai dire très sales. Il était question d'hommes en armes et de siège. Intrigué, Pierre commença à se déplacer légèrement vers la gauche, tout en opinant de la tête afin de faire croire à son acheteur qu'il l'écoutait attentivement. Malheureusement, il ne put en apprendre beaucoup plus sauf qu'il entendit les mots « hérétiques » et « Vitré ». Se pouvait-il qu'un complot s'ourdît à l'encontre des protestants de Vitré ? Il comptait bien parler de ce qu'il avait entendu une fois de retour chez lui. Sur ces entrefaites, il conclut avec son acheteur. Ils se tapèrent dans la main, notèrent dans un petit calepin les quantités, qualités et prix des marchandises et apposèrent leurs signatures. L'affaire étant bouclée, il lui fallait maintenant s'en retourner avant que la nuit ne tombe. Il se mit alors en route en début d'après-midi afin d'être rentré avant la nuit. Fort heureusement, son manoir était au nord de Vitré sur la route de Fougères et il avait donc largement le temps d'y être avant la

tombée de la nuit. Les routes n'étaient pas des plus sûres et il prenait des risques à se déplacer seul alors qu'il aurait pu demander à l'un de ses employés de l'accompagner. Il avait cependant toujours une large sacoche pendue sur le flanc gauche de son cheval dans laquelle il avait placé une arbalète et une dague afin de se défendre. Tout cela n'était toutefois pas très prudent car les bandits de grand chemin étaient souvent nombreux et surtout bien armés. Il n'aurait pas fait le poids contre eux. Mais Pierre était têtue, un « vrai Breton » comme se plaisaient à répéter ses enfants.

Il arriva à la tombée de la nuit et un domestique vint à sa rencontre afin de prendre son cheval et de l'emmener aux écuries où il serait alors bouchonné et aurait une bonne ration d'avoine comme à l'accoutumée. En entrant dans le logis seigneurial, il sentit immédiatement les odeurs provenant de la cuisine située sur la gauche du manoir. Mathieu lui sauta dessus.

— Père, j'ai quelque chose d'important à vous dire. Jean m'a dit qu'Étienne de Barberie clamait à qui veut l'entendre que je ne suis pas digne d'accéder à la fonction de syndic car nous fréquentons trop de protestants.

Pierre réfléchit un instant, puis prit la parole.

— Écoute Mathieu, il est vrai que tu cumules plusieurs problèmes. D'abord, tu es jeune, Étienne a quinze ans de plus que toi. Cependant, je pense que le talent n'attend pas la force de l'âge. Ensuite, il est vrai que nous sommes proches des commerçants protestants de la ville, ce qui ne joue pas franchement en ta faveur. Mais tu sais qu'il y a neuf puissantes familles protestantes qui font le commerce de

toiles à Vitré, les Delespine, Hardy, Lefort, Ravenel, Nouail et les autres et elles t'appuieront, je pense. Tu as donc toutes tes chances. Il te reste encore un peu plus de deux semaines pour mener ta campagne. Il faut que tu te démènes plus.

— Justement, c'est ce que pense également Jean. Il suggère que je m'installe chez lui jusqu'à l'élection de manière à ce que je puisse être plus proche des drapiers du centre-ville.

— Je crois que c'est une bonne idée. Jean est toujours de bons conseils. C'est ton meilleur ami et il veut vraiment que tu accèdes à ce poste.

— D'accord père, alors je vais accepter son invitation. Je partirai demain matin.

— Parfait, j'enlève mon pardessus, vais me laver le visage et les mains et nous pourrons passer à table. Ce fumet qui provient de la cuisine me met en grand appétit.

Guillemette de Grioux, l'épouse de Pierre sortit de la cuisine à cet instant et vint les rejoindre dans le grand salon.

— Comment s'est passé votre voyage, mon cher époux ?

— Fort bien, ma dulcinée, mais cet acheteur m'a donné un grand mal de tête.

— Le souper est presque prêt, nous allons pouvoir passer à table et cela devrait vous requinquer.

Le repas était déjà bien entamé lorsque Pierre se remémora soudainement la discussion qu'il avait entendue dans l'auberge de Fougères. Il en fit part à Guillemette et Mathieu, ainsi qu'à ses deux autres enfants, Jacques et Marguerite.

— Tout cela me paraît fort étrange. Y aurait-il un complot pour assiéger Vitré car le fait qu'ils parlent d'hérétiques montre

qu'ils ne visaient pas Fougères ? Il n'y a pas beaucoup de protestants là-bas, fit Jacques.

— En tout cas, cela me paraît bizarre que des inconnus puissent parler de telles choses dans une auberge où ils risquent d'être écoutés, fit Guillemette.

— Vous ne savez pas, ma chère, à quel point les gens sont imprudents et combien on peut apprendre des conversations dans les auberges et autres lieux du même genre. Je crois que cela perdurera encore pendant de nombreux siècles, alors que les diligences auront été remplacées par des moyens de transport dont nous n'avons encore aucune idée et que les auberges auront aussi été remplacées par je ne sais quels établissements. Les gens continueront à parler à tort et à travers, sans savoir qui sont leurs voisins. Et parfois, le hasard nous place à côté de nos ennemis ou de nos concurrents.

— Écoutez père, fit Mathieu. Nous n'en savons pas beaucoup plus mais je vous promets d'en parler dès demain lorsque je serai en ville.

Les discussions continuèrent sur un ton plus léger. La nuit fut calme et froide.

Le lendemain, 18 décembre, Jean se réveilla de bon matin, ouvrit les volets et bien que le soleil ne fut pas encore levé se dit que la journée allait être belle. Il se demandait si Mathieu allait accepter son invitation, regrettant que l'on n'ait pu inventer un appareil capable de transmettre des informations très rapidement. Il y avait bien sûr les pigeons voyageurs mais l'hôtel particulier de la famille de Jean n'avait pas de pigeonnier. Les de Grioux quant à eux en avaient un et utilisaient

parfois leurs pigeons avec leur contremaître qui habitait une petite maison en ville. Un appareil qui pourrait transmettre directement la voix serait si merveilleux, pensait Jean. Il ne savait pas que quatre siècles plus tard, l'homme allait inventer et découvrir tellement de choses et aussi voler et aller sous l'eau alors que Jean était condamné à rester sur terre, sort bien injuste au regard du fait que la planète est composée dans sa majorité d'air et d'eau ! Tout cela en quelques siècles seulement. Alors comment ne pas imaginer les choses les plus folles à l'avenir ? Jean avait le pressentiment que beaucoup de choses seraient différentes dans le futur. C'était en fait un visionnaire qui restait toutefois empêtré dans le brouillard de son époque, comme nous le sommes tous en vérité. Perdu dans ses pensées, il entendit frapper à la lourde porte de son logis, un hôtel particulier situé sur une des places de la ville fortifiée. Joseph, son père, qui s'apprêtait à sortir, accueillit chaleureusement Mathieu. Il faut dire que les familles se connaissaient bien et se fréquentaient, malgré le fait qu'ils n'épousaient pas la même religion. Pierre et Joseph étaient deux marchands drapiers importants et influents mais qui, à près de cinquante-cinq ans, commençaient à vieillir. Même si certains dépassaient allègrement les soixante-dix ans, c'était déjà un âge très avancé à l'orée du XVII^e siècle. En réalité, l'espérance de vie avait peu évolué depuis des siècles et n'évoluera guère durant les siècles suivants. À la moitié du XX^e siècle, l'espérance de vie n'était encore que de soixante-cinq ans.

— Comment vas-tu Mathieu ? Jean m'a dit que tu viens habiter chez nous. Ta chambre est prête. Va te réchauffer près du feu, je dois sortir et ne reviendrai que ce soir.

À ce moment, Jean descendit le large escalier en bois flanqué de grosses balustrades en bois massif.

— Bonjour Mathieu, tu t'es décidé à venir ?

— Oui, je crois qu'il le faut. Je compte bien aller aujourd'hui chez plusieurs de nos confrères pour qu'ils me confirment leur soutien.

— Bois d'abord une bolée de cidre chaud, réchauffe-toi près du feu et nous nous mettrons en route tout de suite après.

La route ne fut pas longue, la plupart des drapiers habitant dans trois ou quatre rues de la ville fortifiée qui se croisaient. Les deux amis frappèrent à la porte d'une demeure dont la porte était finement sculptée et dont la façade en pierre taillée comportait une niche dans laquelle se trouvait une statue de la vierge à l'enfant, ce qui ne laissait aucun doute quant à la religion de ses occupants. Un domestique ouvrit la porte, immédiatement suivi par le propriétaire.

— Mathieu, Jean, comment allez-vous ?

— Bien, merci. Nous venons vous parler de ma candidature, fit Mathieu d'une voix quelque peu nerveuse. Jean lui donna un coup de coude et lui glissa à l'oreille de se détendre.

— Je sais ce que l'on dit en ville. Que tu fréquentes les protestants. Pardonne-moi, Jean. Je n'y trouve personnellement rien à y redire. Ce sont des gens comme nous, malgré ce que les curés essaient de nous faire croire. Plusieurs de mes amis se sont d'ailleurs convertis. Ils n'ont pas changé, ce sont toujours les mêmes ! Et ce sont toujours mes amis, ajouta-t-il, avec un rire gras. Tu peux compter sur ma voix. Bien entendu, tu es un peu jeune mais nous avons besoin de sang neuf.

— Merci, j'espère ne pas vous décevoir. Je vous souhaite une belle journée.

Ils firent ainsi le tour de plusieurs maisons avec le même accueil. À la cinquième maison, l'affaire parut plus mal engagée.

— Tiens, Mathieu, que viens-tu faire ici ? Et pourquoi traînes-tu avec Jean ? Tu sais que je n'apprécie guère ces hérétiques. Comment ne pas reconnaître l'autorité de notre bon Pape et comment peuvent-ils posséder et lire seuls notre sainte Bible et tutoyer Dieu ?

Jean regarda Mathieu en le suppliant de ne pas répondre et de s'en tenir simplement à l'élection, ayant horreur de discuter de théologie avec des gens incultes qui n'y connaissent pas grand-chose. À la différence de la religion majoritaire, la religion protestante nécessitait une véritable réflexion et adhésion, parfois au péril de sa vie sociale ou professionnelle, voire de sa vie tout court. Posséder une Bible traduite en langue vulgaire était interdit et son commerce était puni de peines pouvant aller jusqu'à la mort. Jean se sentait protégé néanmoins en cette place-forte qu'était Vitré.

— Écoutez-moi, je suis catholique comme vous et nous faisons le même métier. C'est quand même le plus important. Vous savez que ma famille habite ici depuis très longtemps et que je défendrai les intérêts de la guilde avec force et dévouement.

— Mon choix est fait, mon petit, je donnerai ma voix à Étienne de Barberie. Pas de compromission avec les hérétiques. Sur ce, j'ai des choses à faire, dit-il en claquant la porte au nez des deux amis.

— Arrêtons-nous à l'hôtel du Bol d'Or pour prendre un petit remontant, fit Jean.

L'hôtel construit en 1513 constituait un relais important de la route du Mans à Rennes et était l'un des rares hôtels de Vitré construit en pierre. Une grande salle de restaurant se trouvait au rez-de-chaussée et les dortoirs étaient aux deux étages du dessus, dont l'accès était assuré par un escalier à vis en pierre avec un jeu de couleurs entre l'ardoise et les grès locaux. L'aubergiste fournissait les couches et les clients venaient s'entasser à n'importe quelle heure de la soirée en fonction des arrivées. Les portes de la ville étant fermées dès la tombée de la nuit, il était toutefois rare que des voyageurs viennent y loger au milieu de la nuit.

Plusieurs tables étaient déjà prises mais une table près de la fenêtre était libre et nos deux amis vinrent s'y asseoir. La table permettait d'apercevoir les nombreux passants qui montaient et descendaient la rue d'Embas.

— Jean, je dois te raconter ce que m'a dit ton père hier. Il a surpris une conversation de trois individus dans une auberge à Fougères.

Mathieu lui fit alors le récit de ce que son père lui avait raconté.

— Tout cela me paraît assez étrange. Se pourrait-il qu'une attaque contre Vitré se prépare ? Devons-nous en parler aux échevins ?

— Je pense que oui. Nous ne prenons jamais assez de précautions. Tu sais que beaucoup de monde souhaite voir tomber Vitré. Ce ne serait pas la première fois.

— Allons au château ! C'est à deux rues d'ici et nous aurons

ainsi la conscience tranquille. Il me semble qu'au moins un échevin doit s'y trouver aujourd'hui.

Le château de Vitré, à l'instar du château de Fougères, était une des places-fortes situées sur les Marches de Bretagne. La construction sur un plan triangulaire de la forteresse sur un éperon rocheux surplombant la Vilaine fut ordonnée au XIII^e siècle par André III, baron de Vitré. Elle était devenue au XV^e siècle un vrai château-fort avec pont-levis, mâchicoulis, chemin de ronde et canonnières. Le château possédait déjà son châtelet d'entrée, la Tour de la Madeleine ainsi que la tour Saint-Laurent qui avait été surélevée. Jeanne de Laval-Châtillon, épouse de Guy XII, avait fait installer une sorte de sauna dans les parties seigneuriales. D'autres embellissements avaient également été réalisés tels que l'ornement de la tour de l'Oratoire. Des galeries ouvertes avaient aussi été construites au rez-de-chaussée afin de faciliter la circulation entre les bâtiments. Le château de Vitré était ainsi devenu un château-fort doté d'une résidence seigneuriale confortable. Anne d'Alègre, la nouvelle maîtresse des lieux, aimait donc y séjourner.

Les deux amis remontèrent la rue d'Embas, bifurquèrent à gauche dans la rue Baudrairie, où se trouvaient de nombreuses résidences de la confrérie des baudroyeurs, c'est-à-dire des artisans du cuir, et prirent ensuite la rue du four à gauche vers le château. Le pont-levis était baissé et deux gardes en armes protégeaient l'accès au château, entouré de douves en eau.

— Halte, qui va là !

— Tu ne nous reconnais pas ?

— Ah, si pardon ? Que venez-vous faire au château ?

— Nous venons voir les échevins.

— Sont-ils là aujourd'hui ?

— Oui mais seul Pierre de Hayet est présent. Passez.

Ils entrèrent dans la cour du château, satisfaits de pouvoir parler au moins à l'échevin catholique, et se dirigèrent vers le grand escalier dont ils gravirent les marches deux par deux. Un garde était posté à l'entrée du bâtiment devant une massive porte en bois.

— Nous venons voir l'échevin. Je suis Mathieu de Griex.

— Passez, fit le garde d'un ton bourru, signe d'une intelligence fort limitée.

D'un autre côté, Jean se fit la réflexion qu'il ne pouvait attendre beaucoup plus de quelqu'un qui garde une porte à longueur de journée, qui plus est à la fin du XVI^e siècle.

L'échevin était en grande discussion avec Anne de Tourzel d'Alègre et Christophe, son frère, lorsque Jean et Mathieu furent annoncés. Ils savaient fort bien que les Alègre appartenaient à l'une des plus puissantes maisons de la noblesse de France, dont les terres s'étendaient de la Normandie à l'Auvergne. Anne, très croyante, avait été éduquée dans le protestantisme par sa mère. Veuve de Guy-Paul de Coligny, elle était devenue baronne de Vitré en 1586 et avait nommé son jeune frère, Christophe d'Alègre, gouverneur du château quelques mois plus tôt, son fils de trois ans étant bien sûr trop jeune pour occuper une quelconque position.

— Mathieu, que veux-tu ? dit l'échevin, feignant d'ignorer Jean, sa fonction ne lui permettant pas d'être trop proche des protestants. Viens-tu me parler de l'élection de la guilde ? Tu sais que je tiens à rester neutre.

Il ne répondit pas immédiatement, présentant d'abord ses hommages à Anne d'Alègre.

— Non, je viens vous faire part d'une fâcheuse affaire dont mon père m'a parlé et qui date d'hier.

Après avoir écouté Mathieu dérouler son récit, l'échevin prit la parole, sans réfléchir.

— Tout cela ne sont que des propos d'ivrognes auxquels je ne crois pas que nous devons prêter attention. Christophe acquiesça de la tête.

Regardant Mathieu et Jean, Anne d'Alègre écoutait attentivement la conversation et semblait pensive et inquiète. Elle se garda cependant d'intervenir. Quelque peu dépités mais satisfaits d'avoir fait leur devoir, ils s'apprêtaient à se retirer lorsque Anne leur dit au revoir et les remercia d'être venus jusqu'au château leur raconter cette affaire. Elle appuya sur le mot « affaire », ce qui passa largement au-dessus de la tête de l'échevin mais ne passa pas inaperçu aux oreilles des deux amis.